

# Azimet du Groupe acrobatique de Tanger

« Point de vue », Michèle Métoudi

---



Conception et mise en scène : Aurélien Bory

Composition musicale : J. Cambon et R. Mohand

Lumière : A. Veyrat

Costumes : S. Marcucci, C. Elne et A. Mistler

Interprètes : Amal Hammich (chef du groupe), Mustapha Aït Ouarakmane, Yassine Sراسي, Achraf Mohammed Chäaban, Abdelaziz El Haddad, Samr Lääroussi, Younes Yemlahi, Jamila Abdellaoui, acrobates danseurs et Raïs Mahand et Najib El Maïmouni Idrissi, musiciens

Ce spectacle reprend et chorégraphie une pratique acrobatique ancienne, celle des enfants de Sidi Ahmed Ou Moussa.

Dix danseurs acrobates (dont une femme) et deux musiciens sont sur scène.

La musique, à consonance traditionnelle, est chantée par les deux musiciens, un homme et une femme : lui joue d'un instrument à cordes (un Oud ?) et elle du tambourin.

La gestion de l'espace scénique est peu banale. Parfois, le groupe occupe classiquement le plateau. Parfois, il évolue sur un mur/grille d'escalade en fond de scène. Parfois, il se concentre sur une surface réduite. Ainsi, dans l'un des premiers tableaux, un monstre protéiforme apparaît dans un coin. Les danseurs agglutinés se meuvent alors au sein d'une pyramide complexe ; cette dernière a été construite sur une base exiguë. Dans le noir et très rapidement, tandis que la chanteuse éblouit les spectateurs avec un phare, la pyramide disparaît comme elle était venue, dans la nuit ; et un autre monstre polycéphale réapparaît aussitôt ailleurs. Un troisième, puis un autre, puis un autre encore se succèdent, vertigineux et mouvants.

Toutes les scènes sont fondées sur la répétition.

Au cours de l'une d'elles, scène d'escalade sur le mur/grille, les danseurs évoluent avec des gestes simples et identiques, tout en angles droits, montant en oblique et redescendant à la verticale. Ils partent individuellement ou par deux de divers points au sol et s'ajustent immédiatement à l'unisson de ceux qui les ont précédés. La lumière qui vient de l'arrière les transforme en ombres chinoises et les rend interchangeables ; la musique est circulaire,

monotone. Le spectateur, s'il se laisse fasciner, est confondu par ce mouvement perpétuel qui pourrait ne pas s'arrêter.



Au cours d'une autre, les acrobates - attachés aux cintres par un baudrier - marchent au sol pour se donner de l'élan et continuer à marcher dans le vide, au cours d'oscillations antéro-postérieures de plus en plus amples ; à d'autres moments ils plongent en partant de l'échafaudage du fond, avec de grands cris. Ils rasant le sol, se croisent, ça dure, c'est effrayant.

Dans une autre séquence, ils enchaînent très rapidement des roues/souplesse-avant en allant de jardin à cour ; tellement rapidement que leurs mains et leurs pieds se transforment en franges claires ourlant des cercles obscurs. Ils traversent ainsi le plateau dans des plans parallèles entre l'avant-scène et le fond ; un, deux, trois ou quatre acrobates sont en permanence en évolution. Là encore, chacun devient exactement identique à l'autre. On ne peut que se laisser emporter par ces roues qui ne semblent pas devoir s'interrompre ; de même, la musique, plutôt lancinante, ne semble pouvoir trouver une fin.

La dernière scène, qui est construite de manière différente, est plutôt comique. Les acrobates constituent une pyramide qui s'enfonce dans un sac de toile ; chacun y disparaît à son tour. Impossible d'imaginer qu'ils arriveront tous à s'y glisser, tant c'est étroit : ils y parviennent pourtant.

Ce spectacle, très original, ré-interprète les rites initiés par un marabout marocain du XVI<sup>ème</sup> siècle. Que dire de la performance physique nécessaire pour que le spectateur oublie les hommes et la femme qui dansent pour se laisser happer par le mouvement apparent ?



Comme les derviches tourneurs, ces acrobates danseurs réitèrent, et réitèrent encore, la même courte séquence gestuelle sur des mélodies et des rythmes eux-mêmes répétitifs. Leur virtuosité, incontestable, les gomme en tant qu'individus ; toute ostentation est bannie. La dimension spirituelle que le spectateur perçoit - tout néophyte et athée qu'il puisse être - tient sans doute autant à la dissolution du danseur dans la danse qu'à la perception de l'infini donnée par la répétition sans aucun accent de la même forme corporelle.